Le *Y Gododdin* est un poème du VIème siècle attribué à Aneirin, un barde gallois. C’est au détour d’un vers que l’on trouve ce qui serait la première mention d’Arthur. Mais le manuscrit sur lequel a été écrit le poème date, lui, du XIIème siècle. Il est dit d’un personnage qu’il n’est « pas un Arthur ». Plus tard, c’est dans un manuscrit du IXème siècle attribué au moine gallois Nennius qui développe plus longuement le personnage d’Arthur. Il est alors qualifié de *dux bellorum*, chef des batailles. Ce n’est pas encore le roi légendaire que nous connaissons, il a un côté plus prosaïque. Il est d’ailleurs statufié dans des châteaux avec d’autres grands rois, réels et légendaire, formant ainsi les *Neufs preux*. Mais c’est la tradition orale qui lui donne son côté fantastique. Car là où les premiers livres veulent prouver l’historicité du personnage, les suivants revendiquent le merveilleux. Ce qui permettra aux écrivains d’ajouter leur pierre à l’édifice, et n’empêchera pas aux admirateurs d’Arthur au Moyen-Âge (et par la suite) de nommer des lieux en fonction de leur lien avec la légende Arthurienne. Quand Chrétien de Troyes écrit ses romans de chevalerie, Arthur est déjà le roi de légende. Il cautionne la *chevalerie,* ses codes, un idéal de justice et d’équité concrétisé par la Table Ronde, mais surtout l’idéal du comportement du chevalier parfait : l’idéal chevaleresque. Arthur devient les fondations du rêve chevaleresque. La clef de voûte en serait plutôt Galaad, le meilleur des chevaliers. Même chez les chevaliers de l’époque, cet idéal marque (mais la réalité n’est pas aussi belle). Des rois historiques veulent devenir la figure réelle d’Arthur, en instaurant des tournois, ou en se revendiquant comme son successeur. L’histoire se développe autour de lui, mais des chevaliers ont peu à peu leur propre histoire. C’est le cas de Perceval, crée par Chrétien de Troyes dans *Perceval ou le Conte du Graal*. Il est celui qui doit trouver le Graal, mais échouera. Le roman de Chrétien est centré autour du jeune Gallois, qui en volerait presque la vedette à Arthur. Gauvain est aussi un personnage secondaire privilégié : neveu d’Arthur, il est le héros de *Gauvain et le Chevalier Vert*, et le dernier à voir Merlin. Nous pouvons également parler de Tristan de Loonois, autre chevalier de la Table Ronde et héros du roman d’amour courtois *Tristan et Iseult.* D’autres moins connus ont pourtant bénéficié d’un roman : Giglois, dans *Giglois* (anonyme), Caradoc dans *Le livre de Caradoc* (anonyme), Erec dans *Erec et Enide* de Chrétien de Troyes… Et que dire de Lancelot ? La liste est nombreuse. Bon nombre des personnages ont donc leur propre histoire développée, qui participe de près ou de loin à celle d’Arthur. C’est aussi le cas de Merlin qui apparaît dans plusieurs romans : *Vita Merlini, Phropetiae Merlini* (tous deux de Chrétien de Troyes)*, L’Estoire Merlin, Merlin et Arthur, le Graal et le royaume*, de Robert de Boron, mais il est toujours étroitement lié à Arthur. Aux romans premiers, centrés sur le roi Arthur, s’en rajoutent donc d’autres, qui prennent pour héros des chevaliers de la Table Ronde (instaurée par Wace dans *Le roman de Brut*). Mais la fin de l’aventure est tragique. La première mort d’Arthur est racontée dans le roman *La Mort le roi Artu* (anonyme), qui fait suite au *Lancelot* en prose et à *La Queste del Saint Graal.* Les premières lignes de ce roman déclarent que l'auteur de ce roman est Gautier Map. La dernière phrase le nomme encore, mais cette fois, comme l'auteur du *Lancelot* en prose. Cependant, cette attribution à l'archidiacre d'Oxford, familier du roi Henri II Plantagenet, est une supercherie : sa date de décès indique en effet 1209, alors que *La Mort le roi Artu* aurait été écrit vers 1230. Le roi trouve la mort lors d’une terrible bataille l’opposant à Modred, son fils incestueux (bien qu’il ne le sache pas), après la révélation de l’adultère de Guenièvre. Arthur est mourant, il demande alors par trois fois à Girflet de jeter Excalibur dans le lac. Une main se saisit et l’emporte. Quand Girflet revient auprès du roi, une barque l’a déjà emporté vers Avalon où réside sa demi-sœur Morgane. Le roman le plus célèbre sur la mort d’Arthur est sans doute celui de Thomas Malory : *Le Morte Darthur*. Publié par Caxton en 1485, le livre est divisé en huit histoires : la naissance d’Arthur, sa guerre contre les Romains, l’histoire de Lancelot, celle de Gareth puis celle de Tristan, la quête pour le Graal, la liaison entre Lancelot et Guenièvre, et enfin la mort d’Arthur et la chute de la Table Ronde (*The Dethe of Arthur*). C’est la vision de Malory qui sera la plus propagée.

La structure du roman médiéval fait que les histoires s’imbriquent dans les histoires. Ainsi l’arrivée d’un nouveau personnage, une jeune demoiselle en détresse par exemple, implique de raconter toute son histoire. L’image de la demoiselle en détresse peut faire sourire, c’est presque un cliché. Ce sont souvent de belles jeunes femmes qui déclenchent une aventure. La légende Arthurienne étant issue d’une tradition celtique, certaines de ces dames appartiennent à l’Autre Monde celtique, d’où viennent les fées. D’autres ne sont que des femmes, rarement des servantes (comme dans *Le Chevalier au lion*), mais toujours d’une grande beauté. Quoi qu’il en soit, elles réclament toujours l’aide d’un chevalier. Celui qui accepte est alors proclamé son « champion » et « ami » de la dame (le terme *ami* désigne cependant un amant). Cette relation de la dame à son chevalier/amant se développe autour de l’amour courtois, la *fin’amor.* Cette relation est d’ailleurs un engagement, une promesse à laquelle il ne faut pas se soustraire sous peine de graves conséquences. A commencer par reconquérir le cœur de sa dame au prix de multiples épreuves. C’est le cas avec Yvain dans le roman éponyme, de Lancelot dans *Le Chevalier à la charrette*. Dans toutes les histoires l’amant doit faire preuve d’un amour absolu, parfait, et céder à toutes les exigences de sa dame qui se comporte en seigneur parfois impitoyable. Gauvain est un personnage intéressant dans l’amour courtois. Réputé pour être un amant infatigable, et sa courtoisie envers les dames, il oubliera cependant d’en saluer une lorsqu’il partit à la recherche de Merlin. En conséquence il deviendra nain jusqu’à ce qu’il croise de nouveau la demoiselle, et n’oublie pas de la saluer. Dans les légendes celtiques, trahir le manquement fait à une fée condamne celle-ci à quitter le monde des hommes, et à laisser un vide terrible dans le cœur de l’homme qui a failli à sa promesse. C’est le cas avec Mélusine et sa mère, Présine, mais aussi d’une certaine manière avec le Val Sans Retour crée par Morgane : les chevaliers infidèles à leur dame ne peuvent quitter le Val, à causer de leur manquement à leur promesse d’un amour absolu.

L’amour courtois est une part importante de la légende Arthurienne, et des romans de chevalerie. Un autre genre littéraire sera développé au Moyen-Âge : le roman d’amour courtois. Nous pouvons citer *Tristan et Iseult* bien sûr, mais aussi *Aucassin et Nicolette*. Cet aspect romantique est ce qui séduire les romantiques justement au XIXème siècle. Les romans de chevalerie, considérés comme barbares à la Renaissance, retrouveront grâce aux yeux des intellectuels et des écrivains, notamment chez les anglophones : Byron et surtout Tennyson, qui écrira *Les Idylles du roi*. Il s’agit bien entendu d’Arthur. Dans un registre différent et quelques dizaines d’années plus tard, Tolkien écrira *La Chute d’Arthur.*